

**Recension de : Raul MORDENTI, *L'altra critica. La nuova critica della letteratura fra studi culturali, didattica e informatica*, Roma, Meltemi editore, 2007, 215 p., €18.50**

Cet ouvrage, qui propose une histoire et une critique de la critique dans le cadre de la littérature italienne et de la culture européenne ne se contente pas de dresser un bilan des théories et des méthodes qui se sont succédé jusqu'à nos jours, il traite en même temps les questions profondément corrélées à cette problématique : à savoir les conditions sociales et idéologiques dans lesquelles se sont élaborés les statuts des textes et des langages, les stratégies de conservation et de transmission de ceux-ci ( jusqu'aux nouvelles technologies ), les modèles de production et d'interprétation littéraires, les phénomènes de contrôle et de censure, les systèmes de pression exercés par les pouvoirs dominants religieux, politiques, économiques, médiatiques. L'analyse lucide de la crise irréversible de la culture de la modernité sous les coups conjugués du néolibéralisme fauteur d'un capitalisme sauvage et d'une globalisation dominée par les exigences du marché, conduit l'auteur à constater la fin de la critique institutionnelle fondée sur la seule tradition des humanités d'origine occidentale : ce qui n'exclut pas la possibilité d'un renouveau de cette activité intellectuelle, à condition toutefois que l'on procède à une véritable révolution épistémologique. Pour Raul Mordenti, la critique – « l'autre critique » – est appelée à jouer un rôle déterminant dans le dépassement des canons conventionnels, des statuts traditionnels et des cloisonnements disciplinaires ( grâce à la collaboration sans limites ni préjugés des sciences humaines et sociales ), dans un effort de résistance et de stigmatisation des tentatives de manipulation et de dévoiement des langages ; bien plus, c'est à partir d'une prise de conscience esthétique, éthique et politique de l'apport nécessaire de l'altérité ( des altérités ) – en tant qu'expérience et valeur éminemment humaine et littéraire ( la benjaminienne tradition des opprimés, la mémoire des minorités et des catégories subalternes ) – que « l'autre critique » peut promouvoir dans l'enseignement et la recherche la compénétration et la coopération des langues, des savoirs et des cultures dans leurs différences.

La défense et illustration de « l'autre critique » s'organise en cinq chapitres rigoureusement articulés et argumentés. Le premier chapitre aborde dans une perspective historique la définition du champ et de l'institution littéraires dont l'extension, les frontières, les conventions varient sensiblement selon les lieux, les époques et les sociétés, tant en ce qui concerne la réception (conditionnelle) des œuvres admises ou exclues du panthéon des Lettres, qu'en ce qui concerne leurs modalités de production et le statut d'autonomie reconnu à leur auteur. Or le concept de littérarité, le domaine privilégié des « belles lettres », l'autonomie de l'activité intellectuelle et des champs du savoir, tels qu'il s'imposent dès l'époque moderne, et plus spécifiquement à partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, fondent une conception de la littérature et un exercice de la critique (« un métadiscours analytique et évaluatif qui a pour objet les textes littéraires<sup>1</sup> ») qui sont encore les nôtres et qui caractérisent la « constellation épistémique », les canons esthétiques et le patrimoine textuel de l'Occident, de la société et de l'ordre bourgeois. Ce fonctionnement de la textualité et de la littérature s'appuie, en fait, sur la fixité du texte imprimé, sur la clôture du livre, sur la notion de droit d'auteur, opposés à la mobilité de l'écriture manuscrite et du texte anonyme, biblique, antique et médiéval, encore entachés de pratique orale et collective (ce que l'auteur identifie comme un « macro-texte partagé »). Le système théorique et normatif mis en place dans la « galaxie Gutenberg » encadre l'œuvre littéraire et son auteur et sous-tend le rôle et la fonction de l'intellectuel, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, en Italie, où ils sont consacrés (et pour longtemps) par la figure tutélaire de Benedetto Croce. Les Lumières favorisent la création des bibliothèques, des collections savantes, des académies où les objets du savoir sont ordonnés et répertoriés, où les genres sont classés et hiérarchisés à l'intention d'un « public », dont il faut satisfaire le « bon goût » (le plus souvent aristocratique et exclusif), et d'un « marché » éditorial en plein essor : deux facteurs nouveaux, de plus en plus contraignants, qui mettent en évidence les contradictions inhérentes à cette civilisation, tiraillée entre d'une part la revendication des libertés, de l'égalité et de la divulgation du savoir, et d'autre part une pratique élitiste de la science, des arts et de la culture, d'où l'importance croissante accordée à la critique comme médiation entre le texte et les lecteurs – et finalement comme conditionnement de l'auteur – avec, notamment, l'apparition des journaux,

---

<sup>1</sup> P. 21.

l'importance acquise par les métiers de l'édition, le développement de l'historiographie littéraire nationale et l'enseignement scolaire de la littérature. L'institution littéraire consacrait ainsi la séparation (d'origine antique) entre l'activité intellectuelle et le travail manuel, entre la liberté et la nécessité, entre une élite privilégiée et des fonctions subalternes, selon la conception demeurée foncièrement aristocratique d'un Alfieri. Or ce paradigme du littéraire – comme lieu de rencontre privilégié entre des esprits choisis, comme prétention à la durée et à l'universel – est radicalement remis en question par la crise de la modernité : de fait ses éléments constitutifs (historiques, idéologiques, sociaux, philosophiques, etc;) ont disparu ou sont déconnectés d'une réalité désormais profondément transformée par l'ouverture de l'horizon aux cultures du monde et par l'afflux de formes autres de pensée, de langage, de discours ou de représentation. L'urgence s'impose de fonder une nouvelle critique, une critique « autre », en dépassant les clivages culturels, politiques et de genres (littéraires et anthropologiques). C'est l'irruption de l'Autre, de toutes les formes d'altérité, qui a fait éclater, selon Raul Mordenti, les délimitations et les catégories traditionnelles, au profit d'une hospitalité langagière (traductions) et d'un renouvellement conceptuel propres à absorber des matières poétiques et des modalités narratives provenant de répertoires textuels, d'aires linguistiques, de sociétés et d'histoires différents, en tous cas étrangers au cercle protecteur mais réducteur de la littérature nationale.

Le second chapitre aborde justement les conditions d'élaboration et d'instauration d'une identité nationale en Italie au moyen de la construction d'une tradition littéraire érigée en canon et en modèle identitaire et unitaire dont Francesco De Sanctis fut l'inventeur et l'artisan. Or, ce programme didactique et idéologique était impossible à réaliser en raison du caractère contradictoire et conflictuel de cette même tradition que Mordenti met en évidence dès l'origine, depuis les luttes entre Guelfes et Gibelins, entre cléricalisme et laïcité, jusqu'au cœur du processus *risorgimentale*. Cette question cruciale met en jeu le rôle et la responsabilité des intellectuels tels qu'ils ont été analysés par Antonio Gramsci, comme le rappelle très utilement l'auteur.

Connessa a questa situazione è la vicenda degli intellettuali (e dei letterati) già messa a fuoco da Antonio Gramsci : tale vicenda è segnata anche da una secolare e massiccia selezione e utilizzazione da parte della

Chiesa cattolica nel proprio apparato cosmopolitico di intellettuali tratti dall'Italia ( non scrivo, si noti: "di intellettuali italiani" ). Si può ben dire che per secoli questo nostro paese abbia fornito personale intellettuale e politico al più grande organismo sovra-nazionale che l'Occidente abbia mai conosciuto, la Chiesa di Roma. Così la Chiesa ha impedito che tali intellettuali potessero fungere da matrice e cemento di un'identità nazionale italiana (giacché essi erano, per dirla con Gramsci, "cosmopoliti" e non "nazionali-popolari"), e in tal modo la Chiesa di Roma ha ostacolato per secoli la formazione dello Stato nazionale italiano e, prima ancora, di una comunità nazionale italiana, giacché una tale comunità avrebbe avuto bisogno per poter esistere anzitutto di un tessuto organico di *suoi* intellettuali<sup>2</sup>.

C'est Pétrarque, le premier, qui de manière tout à fait explicite rompt avec l'engagement civil de Dante pour fonder et légitimer en tant que valeur une autonomie ( consistant en une prétendue liberté intérieure ) par rapport à la nation et au peuple : ce qui sera revendiqué par nombre des grands écrivains italiens, quitte à se soumettre de façon intéressée et cynique aux différents pouvoirs en place ; des voix s'élevèrent cependant contre le servilisme et l'esprit courtisan : un Pietro Giannone brutalement éliminé ( encore après les bûchers de la Contre - Réforme ), un Giacomo Leopardi suffisamment lucide pour dénoncer les hypocrisies de la bourgeoisie libérale du *Risorgimento*. Manzoni tente, quant à lui, de donner des bases linguistique, littéraire et idéologique à l'Unité nationale, sans pour autant parvenir à dégager son ambitieuse opération politico-culturelle – qui ignore aussi bien la tradition laïque, jacobine et révolutionnaire que la culture méridionale – de l'empreinte catholique et des freins d'un étroit conservatisme. La *Storia della letteratura italiana* de De Sanctis n'est pas seulement responsable d'avoir transformé un modèle historico-linguistique de la tradition littéraire italienne en un paradigme éthico-politique, mais aussi d'avoir consacré une position critique lourde de conséquences qui excluait de cette même tradition, imposée à la formation scolaire ou universitaire, des pans entiers de la production intellectuelle et créative en réservant un rôle prépondérant à la poésie : celle-ci théorisée par Benedetto Croce dans son *Esthétique* et utilisée sous la forme d'un absolu méta-historique dans son œuvre critique, allait caractériser durablement l'approche littéraire de l'idéalisme longtemps hégémonique en Italie. Si le

---

<sup>2</sup> P.69-70 : sauf indication contraire le soulignement par les italiques est de l'auteur.

domaine de l'histoire littéraire moderne et contemporaine s'est enrichi et largement étendu au-delà des limites imposées par le modèle desanctisien-crocien, Raul Mordenti déplore que l'espace réservé à l'enseignement de la littérature n'ait pas bénéficié d'une même augmentation, ce qui fait que l'approche est inévitablement de plus en plus superficielle tandis que le niveau de connaissances s'abaisse dangereusement : le risque étant une perte irréversible de mémoire, de tradition textuelle ancienne et récente et de culture. Aussi, l'auteur adresse un pressant appel aux enseignants de littérature, dépositaires d'un héritage à transmettre : il s'agit de la présenter de la manière la plus rigoureuse, la plus convaincante et la plus complète possible pour contrecarrer les menaces d'un retour à la barbarie.

[...] e sembra a me che tale compito spetti a noi in modo ineludibile e diretto in quanto insegnanti di letteratura, intendo dire che, a prescindere dallo stesso giudizio etico-politico che ciascuno di noi può dare in ordine alla nuova barbarie della globalizzazione ( sia che la contrastiamo con accanimento sia che la sosteniamo con entusiasmo ) ci spetta *comunque* il compito di cercare di conservare e trasmettere al futuro il patrimonio testuale di cui siamo depositari, e ciò per il solo fatto che questo è il nostro mestiere, il ruolo sociale che la Repubblica ci ha affidato in quanto insegnanti di letteratura. Un mestiere e un ruolo sociale che si potrebbero riassumere così: *conservare* i testi *arricchendoli* e *trasmettendoli* attraverso l'insegnamento<sup>3</sup>.

Tzvetan Todorov, dans son dernier livre au titre éloquent, *La littérature en péril*<sup>4</sup> n'alerte pas avec moins de vigueur le public français : même si les conditions historiques de l'institution littéraire diffèrent dans une nation comme la France, marquée par la tradition républicaine et laïque, et par le pouvoir d'un état centralisé, le diagnostic est analogue quant aux caractères de la crise qui affecte la modernité. Les menaces très explicites concernant précisément l'enseignement des Lettres proférées par le candidat à la présidence de la République ( depuis élu ) ne peuvent que rendre ces incitations plus persuasives, et plus urgente et, par conséquent, nécessaire une mobilisation pour sauver la littérature attaquée par les fondamentalismes, les communautarismes, les thuriféraires du marché, de la

---

<sup>3</sup> P. 91-92.

<sup>4</sup> Paris, Flammarion, 2007.

compétitivité et de la rentabilité. Pour Raul Mordenti, la solution n'est pas à rechercher dans le cadre de réformes pédagogiques inévitablement partielles mais dans un changement radical des paradigmes historiques dont la matrice idéaliste ou la dérive post-moderne conduisent à une impasse.

Per uscire dall'*impasse* credo che non ci sia altro modo che *sbarazzarsi* di un determinato concetto di storia ( non certo della storia ), cioè capire finalmente che la storia non è affatto una quantità discreta, non è un continuo progresso né un'evoluzione, e non è una serie ordinata di ritratti da accumulare e conservare, ma è invece *un punto di vista*, e precisamente il radicale punto di vista che ricerca e costruisce, senso nell'alterità temporale rispetto al presente<sup>5</sup>.

Ce renouveau de la vision historique impliquerait que l'on puise données et références dans les champs de recherche longtemps ignorés, la « tradition des opprimés » telle que Walter Benjamin, au bord de la catastrophe, la signale au travail des intellectuels ; une conception de l'histoire culturelle et littéraire non plus orientée selon, un progrès ininterrompu vers un accomplissement nécessaire ( pour De Sanctis et ses épigones, la réalisation de l'Unité italienne et de la domination capitaliste et bourgeoise ), mais marquée par des ruptures, des retours en arrière, des échecs qu'il s'agit d'interroger pour en dégager le sens, les responsabilités et les retombées sur les générations suivantes. Il s'agit donc, dans la perspective tracée par Benjamin, d'écrire « une autre histoire critique », celle des ignorés, des laissés pour compte, des résistants à l'histoire officielle, à la doxa, à la propagande ou au révisionnisme des vainqueurs : « discontinuités » et « altérités » recherchées de manière à faire surgir de nouvelles connaissances de la subversion d'un « continuum » construit artificiellement, accrédité par l'institution et divulgué par les manuels. Mais l'auteur met aussi en garde contre le risque de la présentification arbitraire, c'est-à-dire de l'effacement de la distance historique, de la différence temporelle et culturelle des textes littéraires arrachés à leur contexte, soustraits à l'alterité du passé.

---

<sup>5</sup> P. 98.

La linea che qui si propone rappresenta dunque [...] l'esatto *contrario* di ogni banalizzazione 'attualizzante', a cui siamo tentati ogni giorno nella nostra pratica didattica<sup>6</sup>.

L'intention de ne pas séparer enseignement et recherche mais, au contraire, d'évaluer attentivement les expérimentations menées à partir de l'aventure sémiologique et structuraliste, le souci de jauger les tentatives de rénovation des programmes et des méthodes, ainsi que de signaler les points de passage et d'articulation de la didactique à la théorie et inversement, inspirent le troisième chapitre consacré à un bilan plein de perspicacité et de brio des vingt années précédentes ; celui-ci est parcouru avec comme fil conducteur les romans d'Alexandre Dumas, *Vingt ans après* et *Le Vicomte de Bragelonne*, choisis comme métaphores de deux étapes successives de cette aventure, « moderne » et « post-moderne » : la continuité de l'héritage et l'impossibilité de continuer une histoire désormais vouée à l'échec par le changement des conditions mêmes de l'enseignement et de la recherche, c'est-à-dire par la perte des codes communs d'interprétation (entre les générations), et donc de la possibilité de dégager un sens partagé, de découvrir une vérité communicable du texte. La « révolution épistémique », fondée sur l'assurance de parvenir à la connaissance objective de l'objet étudié ( le texte ), menée conjointement dans les domaines de la didactique et de la recherche ( et qui a acquis une visibilité et une reconnaissance scientifiques lors du Colloque organisé par le *Centro Romano di Semiotica* en 1982 ), était le fruit de la diffusion des théories structuralistes ( développées en France à partir des années '60 ) par l'intermédiaire d'éminents critiques ouverts aux idées nouvelles, tels que Maria Corti, Cesare Segre, Franca Mariani, ainsi que de l'impact des Sciences humaines et sociales, et des mass media dans un contexte italien encore imprégné d'historicisme idéaliste. L'effet en fut considérable, mais ce qui fit l'originalité de l'interprétation de ces théories appliquées à la littérature, à la langue et à la culture italienne, ce fut la compénétration féconde et durable de la tradition philologique et critique ( en particulier, la *variantistica* de Contini ) avec l'approche structurale des textes ( ce qui prouve au passage que l'héritage de '68 ne peut être aussi facilement liquidé ). Toutefois la crise annoncée dans les études littéraires, dès le bilan dressé par Cesare

---

<sup>6</sup> P. 102.

Segre<sup>7</sup>, montre, selon Raul Mordenti, qu'une fracture encouragée par la dérive post-moderne s'est produite entre les chercheurs et ceux qui devraient être les destinataires de l'enseignement et de la recherche, le public étudiant : ce que Remo Ceserani, qu'il cite, interprète comme une confrontation entre des cultures foncièrement différentes, voire contradictoires.

Se questo è vero, allora l'inevitabile crisi della didattica letteraria impostata sulla semiotica sta dentro a questa situazione più complessiva ; perché quella proposta critica, e didattica, era una parte di una più generale euristica del moderno, che definirei di tipo neo-illuministico ; sosteneva quell'ipotesi [...] l'idea forte ( e moderna appunto ) della *oggettiva conoscibilità del dato*, nel nostro caso del testo letterario; tale conoscibilità si poteva realizzare attraverso il meccanismo, illuministico per eccellenza, del *disvelamento* critico, anzi dello smascheramento analitico<sup>8</sup>.

Justement l'auteur invite à ne pas "liquider" cet héritage ( la sémiotique textuelle n'est pas directement en cause ), d'autant plus que la critique italienne n'est jamais tombée dans les excès de formalisme et d'abstraction théorique et antihistorique aujourd'hui reniés par Bremond ou Todorov. Il s'agit plutôt de procéder à la remise en question de notre culture ( désormais en décalage par rapport au monde et aux attentes des jeunes ) et à son ouverture dialogique et multiculturelle, ajoute-t-il.

Alla critica *interna* della nostra cultura, intesa come unica cultura del mondo, si dovrebbe allora sostituire oggi il confronto fra la nostra cultura e quella sorta di *alterità assoluta* di cui i nostri studenti sono, inconsapevoli, portatori. [...]. Ne deriva dunque *un atteggiamento dialogico*, come base necessaria del nostro insegnare letteratura, che assume come obiettivo anche ciò che Ceserani condensa nella formula ( di Gerald Graff<sup>9</sup> ) "insegnare i conflitti". Ma dialogo significa sempre

---

<sup>7</sup> *Notizie dalla crisi. Dove va la critica letteraria ?*, Turin, Einaudi, 1993.

<sup>8</sup> P. 115.

<sup>9</sup> Voir notamment : *Literature against itself : literary ideas in modern society*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1979. Nouvelle édition : Chicago, Elephant Paperbacks, 1995.



scambio, e questo si basa su un reciproco riconoscimento della differenza<sup>10</sup>.

Ce qui ne veut pas dire, bien sûr, renoncer à “notre” différence et à notre patrimoine textuel, mais bien au contraire en sauvegarder la lecture critique et vivante (contre tous les révisionnismes et les menaces de manipulation, de censure, de *tabula rasa*), en assurer la conservation mémorielle et la transmission avec les moyens les plus récents et les plus efficaces. L’auteur signale donc quatre fronts sur lesquels intervenir :

- 1 l’interculturalité et la multiculturalité
- 2 la tradition des opprimés, des cultures minoritaires, marginales, oubliées
- 3 la “transcodification”, c’est-à-dire le dialogue entre les arts ( littérature, musique, arts figuratifs, architecture, etc. )
- 4 la confrontation avec l’informatique et les nouvelles formes de textualité électroniques.

Le quatrième chapitre est précisément consacré à l’application des concepts, des méthodes et des moyens informatiques à la recherche littéraire : Raul Mordenti a été, avec Tito Orlandi et le regretté Giuseppe Gigliozzi, parmi les pionniers de cette audacieuse entreprise de renouveau heuristique qui a stimulé de fécondes expérimentations et qui a abouti à la création d’un véritable domaine de recherche l’*Informatica umanistica*, bénéficiant en Italie des acquis de la philologie, de l’histoire et de la critique des textes, de la *variantistica*, de la codicologie, de la linguistique et des sciences cognitives. Il est donc particulièrement intéressant de suivre les étapes de cette révolution épistémologique (et pas seulement technologique), avec un guide à la fois lucide et critique, qui analyse attentivement les risques que comportent cette nouvelle configuration de la recherche en sciences humaines, et ce nouveau type d’approche (éventuellement déconstructive, décontextualisante, banalisante) de la textualité (matérielle/immatérielle) ; et qui s’applique à redéfinir cette dernière à partir des données historiques, philosophiques, anthropologiques, de manière à circonscrire avec rigueur le choix des critères et des règles

---

<sup>10</sup> P. 118.

interprétatives (contre la « sémiose illimitée ») : l'un des principaux avantages de la mémorisation électronique est sans doute de retrouver, au-delà des limites de la conception et de l'usage du livre fixés par la technologie de Gutenberg, la mobilité, la pluridimensionalité, la commentabilité du texte qui préexistaient à l'invention de l'imprimerie.

La possibilità del testo di significare, infatti, non appartiene affatto alla sua 'fissità' bensì proprio all'attività creativa e ricreativa che vive nella trasmissione del testo stesso, cioè alla sua *tradizione*<sup>11</sup>.

Dès lors l'édition diplomatique, l'édition critique, les publications scientifiques, pratiquement condamnées par la logique marchande des maisons d'édition soucieuses de rentabilité, peuvent retrouver un droit de cité et obtenir, grâce à la mise en réseau, une facilité d'accès et un mode interactif de communication.

Précisément, dans le cinquième et dernier chapitre, Raul Mordenti entreprend – sur le plan de la responsabilité éthique et politique des intellectuels et des détenteurs du savoir – la défense de la recherche, de l'institution scolaire et universitaire, de la culture gravement mises à mal, en Italie, par le berlusconisme dont l'effet corrompteur et dévastateur – notamment au moyen de la communication médiatique, d'une cynique manipulation du langage et des images – risque d'avoir miné durablement les règles sociales, les mécanismes économiques et les institutions politiques. À partir du bilan remarquable du « decennio d'oro » ( Ceserani ), qui vit la culture italienne s'ouvrir aux stimulations théoriques, aux expérimentations littéraires et critiques provenant de France et de l'aire anglo-américaine – période que l'on pourrait facilement étendre à une décennie de plus, au moins jusqu'à l'année 1982 où paraissent les premiers volumes de la *Letteratura italiana* dirigée par Alberto Asor Rosa ( qui marque l'apogée de ce ferment créatif et critique, enrichi d'une moisson de travaux dans les domaines des Lettres et Sciences humaines ) – l'auteur s'interroge sur l'involution qui suivit et dont les causes peuvent être identifiées dans les pressions de plus en plus contraignantes exercées par les pouvoirs économique et politique, lesquels ont non seulement tari les moyens accordés à la recherche, mais organisé la fuite des cerveaux. Le monde de la culture se limite, sous le berlusconisme réel ( dénoncé

---

<sup>11</sup> P. 161.

explicitement par un grand intellectuel et critique tel que George Steiner ), à la production de programmes télévisés confectionnés pour entretenir la passivité d'un public réduit à des réflexes conditionnés, répondant aux stimuli hétérogènes provoqués par les spots publicitaires ( et politiques ), le zapping et autres mécanismes médiatiques ; ceux-ci sont destinés en fait à créer la dépendance, à abolir toute capacité critique et toute liberté de choix ou d'action.

Questa cosa, che definiamo con Steiner 'berlusconismo', è in realtà nient'altro se non il capitalismo semiotico dei nostri tempi, il capitalismo finanziario ( e vitalmente intrecciato alla criminalità ) che residua dopo i processi di de-industrializzazione e la rottura di ogni patto socialdemocratico fra capitale e lavoro<sup>12</sup>.

Telle est donc la crise de modernité – et d'une activité critique responsable et engagée– qui affecte tous les pays développés ( et désormais la France ), où l'on assiste au triomphe incontesté de la publicité comme source privilégiée de financement et comme nouvelle forme totalitaire de communication fondée sur la perversion du langage et le mensonge éhonté érigés en système.

[...] la pubblicità, e il suo strumento principe la televisione, determinano una nuova sensibilità di massa, un nuovo approccio del pubblico, una diversa fruizione dei prodotti culturali, nuove modalità percettive e, direi, perfino una nuova antropologia. [ ...]. La riflessione così intrinseca alla contemplazione e così caratteristica della fruizione estetica tradizionale, è dunque ora del tutto *soppressa*, sostituita da una sorta di riflesso meccanico e simultaneo [...]; in tal modo scompare il chiaroscuro della complessità e della problematicità, si sopprimono ogni distanza e si perseguita, come ridicola, ogni volontà e capacità di distinzione e di approfondimento<sup>13</sup>.

Selon Mario Lavagetto, cité par l'auteur, ces phénomènes conduisent à une véritable *Eutanasia della critica*<sup>14</sup>. La fin de la critique accompagnerait ainsi la destruction des études littéraires et, plus

---

<sup>12</sup> P. 173.

<sup>13</sup> P. 182-183.

<sup>14</sup> Turin, Einaudi, 2005.

généralement, de la culture : comme le prouve sinistrement le choix de plusieurs bibliothèques américaines, soucieuses de rentabilité et d'efficacité, d'éliminer (grâce à un logiciel ad hoc) les livres non suffisamment consultés dans les 24 derniers mois ! Or, lorsqu'on commence à brûler les livres...

**Claude CAZALÉ-BÉRARD**